

Le corps et sa double teinte

Un poison violent — France, 2010, 92 minutes

Pierre-Alexandre Fradet

Number 273, July–August 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64836ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fradet, P.-A. (2011). Review of [Le corps et sa double teinte / *Un poison violent* — France, 2010, 92 minutes]. *Séquences*, (273), 57–57.

Un poison violent

Le corps et sa double teinte

Précisons d'emblée de quel poison il s'agit : c'est celui des passions et de la chair, celui de l'enveloppe matérielle qui excite l'âme et la débride. L'œuvre de Quillévére les dépeint comme des objets dérangeants, comme des choses qui perturbent, chahutent, aveuglent, mais aussi et avant tout comme ce qu'on doit prendre sur soi.

PIERRE-ALEXANDRE FRADET



Un espace sans dialogue pour souligner la singularité du corps

Réalité à assumer parce qu'incontournable et nécessaire, le corps prend chez la cinéaste une double couleur : une teinte foncée, d'abord, s'il faut en croire les énoncés de la Bible et reconnaître ses effets corrupteurs ; une teinte plus claire, ensuite, car l'incarnation est une condition d'accès au monde et un vecteur de plaisir. Le cas d'Anna, héroïne de 14 ans, aura tôt fait de le manifester. Tirillée entre une foi insistante et les besoins de son propre corps, elle aimerait bien expérimenter mais demeure tout hésitante, perplexe. L'assomption de sa chair finira toutefois par s'imposer. Non sans une certaine maladresse, elle s'adonnera à des caresses avec son jeune compagnon, puis, devant un grand-père qui dit souhaiter revoir d'où il vient pour une dernière fois avant de mourir, elle exhibera son sexe. Témoignage évident d'une des nombreuses fonctions du corps, celle d'engendrer, de mettre au monde, de donner la vie.

Cette mise au monde pourra être entendue en un sens littéral, certes ; mais c'est plus volontiers en un autre sens que l'ont comprise les philosophes du XX^e siècle. Dans une très large mesure, ces derniers se sont employés à réhabiliter le rôle du corps en le présentant comme une condition d'accès au réel. Rapportons ici un bref commentaire de Michela Marzano : « Nous ne pouvons pas "être" simplement notre corps, parce que chaque individu ne se réduit pas à sa matérialité ou à la fonctionnalité de ses organes. Mais nous ne pouvons non plus "avoir" simplement un corps, à moins de supposer que le sujet de cet avoir soit une âme désincarnée qui habiterait ce corps comme le pilote son navire. Chacun est à la fois un corps physique projeté dans le monde du "dehors" et un corps psychique qui renvoie au "dedans" de l'être. » (*Philosophie du corps*, PUF, pp. 7-8)

À la fois être et avoir, le corps est également réservoir de passions, moteur de voyeurisme et quête de sensations, et c'est pourquoi l'œuvre de Quillévére tiendra autant à la monstration. Elle fera voir un sexe de jeune fille, des seins d'adolescente, un pénis de vieillard en érection ; elle montrera la volonté d'expérimenter, le rapport entre l'Église et la chair, les passions refoulées des prêtres, le doute rencontré dans la foi et la jalousie d'une mère dont le corps dégénère. Là apparaît peut-être la principale tare du film : non pas celle d'adopter un ton ou bien trop prude ou bien trop obscène, non pas le vœu de dénoncer platement l'hypersexualisation des jeunes, mais le souci d'évoquer à la hâte une quantité de thèmes et l'effet d'éparpillement qui en résulte.

Il n'empêche, l'anicroche se trouve amplement compensée par la qualité de la réalisation et de la direction d'acteurs. Avec une aisance peu commune, le film sait traduire l'impression générale qui émane des dialogues du quotidien : au lieu d'insuffler aux jeunes acteurs un académisme maniéré, il les laisse pour ainsi dire interagir, diminuant au passage l'aiguillage forcé et les émotions toutes faites ; plutôt que d'étendre les conversations en vue d'obtenir un effet de style devenu aujourd'hui commun, *a fortiori* dans le cinéma français, le film les rend efficaces, habilement rythmées, mais efficaces.

Plus prude qu'*Une vraie jeune fille* de Catherine Breillat et que *Léolo* de Jean-Claude Lauzon, *Un poison violent* est ponctué au reste de nombreuses envolées musicales qui dégagent, comme pour souligner la singularité du corps, un espace sans dialogue, un terrain où la clarté de l'esprit cède sa place au désordre des sentiments. Le procédé n'est pas vain : en minimisant les coupes franches et en faisant s'enlacer, au moment même où les personnages sont épris d'émotions vives, tous les éléments d'une scène en un nombre réduit de plans sonores, c'est le remous charnel, celui où s'entremêlent désirs, volitions, efforts, que l'œuvre illustre d'un seul jet. Il n'en demeure pas moins que le recours à la musique devient un peu répétitif et sans doute même excessif dans l'économie générale du film. Quillévére aurait-elle donc oublié ici la consigne de Gainsbourg, qui chantait il y a de cela quelques années : « Un poison violent, c'est ça l'amour, un truc à n'pas dépasser la dose » ?

■ France, 2010, 92 minutes — Réal. : Katell Quillévére — Scén. : Katell Quillévére, Mariette Désert — Images : Tom Harari — Mont. : Thomas Marchand — Mus. : Olivier Mellano — Son : Florent Klockenbring — Dir. art. : Anna Falguères — Cost. : Mahemiti Deregnacourt — Int. : Clara Auguarde (Anna Falguères), Lio (Jeanne Falguères), Michel Galabru (Jean Falguères), Stefano Casseti (Père François), Thierry Neuvic (Paul Falguères), Youen Leblouanger-Gourvil (Pierre) — Prod. : Justin Taurand — Dist. : FunFilm.